

L'espoir fait vivre

En ce mois de juillet 2050, le soleil écrasant se couche enfin. Le jeune homme court droit devant lui, sans jeter le moindre coup d'œil à l'assaillant qui le poursuit comme du vulgaire gibier. Le gars qui l'hébergeait a créé une brève diversion pour lui permettre de déguerpir. Il l'avait prévenu que ce moment était imminent. Il doit fuir vers la ville. Devant lui, le ciel ressemble à un fin rideau de braises qui crépitent paisiblement, un ciel qui lui paraît sans abri. Même si la chaleur est retombée en ce début de soirée, les habitants sont encore cloîtrés chez eux, dans ces grandes maisons qui ressemblent toutes à des palais. Et pourtant ça sent la tristesse et la grogne du monde, comme dans son pays.

La route s'étire devant lui tel un ruban sombre. Des gouttes de sueur perlent sur son front avant de finir leur brève existence au sol. Le tarmac fondu renvoie encore une chaleur accablante qui lui rappelle les quartiers de son enfance. Il plisse les yeux à cause du soleil couchant. À n'en point douter, la population locale attendait avec impatience l'inexorable descente du soleil vers les ténèbres.

Son cœur cogne contre ses côtes avec la force d'un marteau-piqueur.

À chaque foulée, il sent son existence s'effondrer sous ses pieds.

L'évidence lui saute aux yeux : la vie ne veut pas qu'il trouve la lumière au milieu des ténèbres. Elle lui joue un tour pendable dont elle a le secret.

Un de plus.

— *Tiens, prends un bol de soupe. Tu as encore besoin de reprendre des forces, fait l'homme, accompagnant son geste d'un sourire sincère.*

— *Merci.*

Le liquide s'engouffre dans son corps comme un torrent avalé par les entrailles de la terre.

Un cri strident réveille Bakari en sursaut. C'est encore la vieille dame à moitié nue qui souffre d'une rage de dents. Elle a des rides profondes autour des yeux et une tristesse inéluctable dans le regard.

Bakari croit en l'avenir mais ça ne l'intéresse pas de vieillir autant, quand on est pris par la rouille, sans plus aucun espoir de changer les choses.

Hier matin, un type au regard de dément, clope au bec, a voulu balancer la dame par-dessus bord. S'en est suivi une bagarre au cours de laquelle l'agresseur s'est fait poignarder par Viseth, l'homme qui s'est érigé en capitaine naturel de leur frêle esquif.

Le gaillard sert désormais de nourriture aux poissons qui hantent les eaux polluées sur lesquelles ils naviguent. Comme ils crèvent de faim, des passagers ont émis la possibilité de dépecer le trublion et de le manger, avant de se raviser aussitôt. Ils savent tous qu'une telle décision signifie que chacun d'entre eux pourra servir de repas un jour ou l'autre à la vingtaine de rescapés. Et peut-être qu'on arrivera à la solution extrême consistant à sacrifier certains passagers.

L'espoir, aussi ténu soit-il, a ramené les esprits les plus échauffés à la raison. Viseth a clamé sa certitude que le bateau approchera des côtes européennes dans deux jours au plus tard. Là, ils pourront se ravitailler ou, mieux encore, trouver asile sur ces terres accueillantes.

Les eaux dans lesquelles ils naviguent, guidés par le soleil, sont calmes. Un astre qui leur inspire des sentiments divergents, à la fois sauveur et assassin tant ses rayons brûlent leur peau et assèchent leur gorge.

Bakari, dix-huit ans au compteur, la peau burinée et l'œil vif malgré la fatigue accumulée, ne sait plus trop ce qui s'est passé. La petite cité africaine où il s'était réfugié avec ses parents et ses sœurs fait partie de toutes celles qui ont été prises par des insurgés, dont le dessein est flou. La seule certitude est que leur action amène un chaos supplémentaire à l'entropie ambiante.

Des sages disent que la pollution et la sécheresse ont imprégné la folie dans le cœur des hommes. D'autres prétendent que tous les problèmes émanent des riches occidentaux qui n'ont protégé que les pays dont les ressources les intéressaient. D'autres encore disent que les dieux sont en colère parce que les humains ont vidé les mers et les océans des poissons qui les

garnissaient. Comme si une entité diabolique avait décidé de brandir une fourche afin d'embrocher les âmes récalcitrantes.

Bakari se remémore de temps à autre les images de la télévision montrant des attentats terroristes ou des manifestants se mesurant à des policiers casqués. Un climat de guerre civile avec son lot de morts quotidien. Mais presque un paradis en comparaison de ce qui allait suivre à cause du dérèglement climatique.

Au bout d'un moment, la population est descendue dans les rues hurler son besoin de vivre, son droit de vivre. Malgré ces sorties violentes au parfum de désespoir, les gouvernements étrangers ne les ont pas aidés. Il y a une pénurie d'hommes de bonne volonté dans le monde.

Quand l'eau est passée par-dessus les digues de fortune érigées en bordure des côtes, les survivants ont fui en masse vers l'intérieur des terres et vers le Nord. Ils ont été parqués dans des camps de réfugiés dirigés par des étrangers affublés de casques bleus, même si de nombreux groupuscules y faisaient en réalité la loi, prostituant les femmes et les enfants, et gérant le trafic de drogue, seul remède pour oublier leur triste existence. Des épidémies ont décimé la population qui croupissaient sous des tentes puantes, pataugeant dans la boue tels des gorets lors de la saison des pluies. Le nombre de suicides a explosé même si, paradoxalement, c'est souvent la peur qui donne le courage de vivre. Tous les proches de Bakari ont succombé.

Quelques pays ont, dans un premier temps, accepté les exilés mais, bien vite, ce nombre s'est approché du néant absolu. Par manque de place, par manque d'argent ou par manque de réelle envie. Moins de parasites sur la planète surpeuplée, ça n'a pas dû déranger tout le monde. La planète n'est qu'un vaste puzzle dont on a perdu une pièce. Et la paix ne reviendra pas tant que personne n'aura trouvé cette dernière pièce. Sans cela, la cruauté continuera d'occulter la lumière.

Il n'y avait plus que pleurs et meurtrissures pour les Africains non fortunés de sa région. Pour eux, le monde n'était plus qu'une maison sans fondation.

Un soir, en compagnie de plusieurs hommes vaillants, Bakari s'est enfui du camp où il se trouvait.

Pour éviter qu'on l'enlève.

Pour éviter qu'on lui pique ses organes.

C'est à partir de ce moment que Viseth, en sauveur providentiel, l'a pris sous sa coupe. Ils ont rejoint la côte et embarqué sur ce rafiôt, en quête d'un futur incertain.

Le jeune homme traverse un petit parc dont la masse sombre des arbres va bientôt se fondre dans la nuit tombante, puis se dirige vers une zone fortement éclairée. Il y a forcément beaucoup de gens qui habitent là-bas. Une fois dans la fourmilière, son assaillant perdra sa trace, en espérant qu'il ne soit pas rejoint par des renforts.

Ensuite il devra se débrouiller. Seul.

Il repense au jour où il est arrivé chez cet homme bon, renseigné par des migrants irakiens rencontrés à Lampedusa, qui baragouinaient quelques mots d'anglais. Il était a priori fiable. Bakari n'a pas eu d'autre choix que de suivre ce conseil, même s'il est toujours resté sur ses gardes. La frontière entre le bien et le mal est aussi ténue qu'un cheveu. Cet homme prendrait soin de lui en le requinquant physiquement avant de tenter de le faire passer outre-Manche. Depuis que l'Angleterre a décidé de tourner le dos à l'Europe, les contrôles se sont renforcés d'année en année et c'est très compliqué de passer de l'autre côté. La grand-mère de Bakari lui a toujours enseigné qu'il faut garder la foi en toutes circonstances. De nombreuses personnes éprises de justice sont prêtes à planquer un migrant dans leur coffre pour passer la frontière, même au risque de finir en prison.

Dans le pire des cas, si le plan échouait, il devrait rester en Belgique. On le placerait dans un centre où il serait nourri et blanchi avant qu'un fonctionnaire décide de le rembarquer dans son pays.

De l'envoyer à la rencontre d'une mort certaine.

— *J'attends une confirmation mais ton départ aura peut-être lieu dans quelques jours.*

— ...

— *Tu sembles perplexe ? s'étonne l'homme.*

— *Je n'ose plus croire au bonheur. J'y croirai quand je serai en Angleterre. Si seulement j'avais été blanc... On se bousculerait pour m'accueillir et je ne devrais pas vivre dans la clandestinité tel un pestiféré. Tu y comprends quelque chose ?*

— *Cela fait longtemps que je ne cherche plus à comprendre mes congénères, mon ami. Très longtemps.*

Le silence est angoissant pour les survivants, perdus au milieu des étendues d'eau, avec pour seule compagnie un ciel étoilé qui semble les narguer. Sans radio, carte, ni équipements de mesure, ils voguent à l'aveugle, priant pour ne pas rencontrer d'obstacle, même s'il vaudrait peut-être mieux que cela se produise pour abréger leurs souffrances. Au cours des jours précédents, Bakari n'a dormi que quelques heures par-ci par-là.

Depuis qu'ils ont quitté la terre ferme, dix personnes ont péri, ce qui a l'avantage d'octroyer à chaque occupant un minimum d'espace vital sur ce rafiot pourri. Les rescapés ont l'impression de dormir les uns sur les autres, sans intimité. Il n'y a pas de douche, pas de toit pour les abriter en cas de pluie ou pour offrir un peu d'ombre quand le soleil est au zénith.

À même le sol sont entassés le peu de bagages que certains ont emporté et quelques victuailles dont le stock sera épuisé au cours de la journée qui vient. Des toilettes de fortune, dont l'odeur pestilentielle permanente n'incommoder plus les passagers, se trouvent à une extrémité du bateau. Le moteur toussote régulièrement. Tout le monde à bord sait que les deux mâts qui se dandinent au-dessus du pont abritent des toiles déchirées qui ne seront pas d'une grande utilité en cas de pépin.

Viseth, véritable leader charismatique, parvient à garder intact la motivation des troupes en demandant à tout le monde d'être aux aguets au cas où un gros navire marchand étranger croiserait leur route. Il a entendu dire que plusieurs personnes ont été sauvées par les occupants de ces monstres d'acier avant d'être accompagnés saines et sauves vers un pays d'accueil.

Malgré la force de persuasion de son père spirituel, Bakari n'est pas convaincu par la véracité de ses dires. Il a faim et est fatigué. De sales idées galopent sous son crâne. Il croit plutôt qu'il risque de périr d'une attaque de pirates, attirés par n'importe quel butin, aussi petit soit-il, ou d'une attaque d'un autre bateau rempli de désespérés comme eux.

La semaine précédente, une vieille coquille de noix s'est approchée à une centaine de mètres avant de faire demi-tour, sans doute effrayée par la taille de l'adversaire. Bakari n'aime pas y songer mais ils devront peut-être un jour à leur tour attaquer des pauvres bougres pour s'en sortir. Tuer ou être tué.

Pour le moment les passagers semblent encore sains d'esprit la majorité du temps. Mais, la faim et la fatigue aidant, quand ils seront à bout, l'irrationnel s'invitera à la fête et les instincts les plus bestiaux prendront à coup sûr le dessus.

Il n'y a plus qu'à espérer que Viseth les amène rapidement vers une zone où les réfugiés sont acceptés.

Sinon, il faudra reprendre la route. Encore. Et encore.

Ruisselant de sueur, Bakari traverse la route, manquant de se faire emboutir par une voiture, puis regarde derrière lui. Quelqu'un le poursuit. Même s'il ne l'a aperçue que quelques secondes lorsqu'il s'est enfui de la cave, il reconnaît la longue silhouette inquiète gravée à jamais dans sa mémoire. Il croit presque apercevoir la veine saillante au milieu du front du policier.

Sans réfléchir, il s'engage dans une rue aux boutiques éclairées, puis fonce vers un attroupement qui se tient au pied d'un immeuble à appartements d'où s'échappe une épaisse fumée. Le bâtiment lui semble immense et sévère. Bakari avance jusqu'au pied de la façade. Et c'est là qu'il l'entend.

Une plainte qui provient du troisième étage.

— *Bakari ! Viens vite. La police est chez mon voisin. Ils n'arrêtent pas de pointer ma maison du doigt. Ce salaud a dû apercevoir quelque chose de louche et m'a dénoncé. C'est une saleté de raciste. Il va falloir partir. Je suis sincèrement désolé, lance l'homme depuis le haut de l'escalier en bois menant de la cuisine à la cave.*

— *Je t'avais dit que le bonheur et la chance me fuyaient.*

Après quelques secondes d'un silence assourdissant, la sonnette de la porte d'entrée retentit.

— *Les voilà ! Reste caché en haut de l'escalier. Je vais tenter de les emmener dans le salon. Dès que tu n'entends plus de bruit dans la cuisine, tu sors le plus discrètement possible et fonces dans la rue à travers le jardin. Et là tu cours vers la ville. C'est ta seule chance. Tu pourras peut-être y trouver de l'aide. File dans la direction du soleil couchant. Tu as compris ?*

— *Oui. Le soleil couchant.*

— *Adieu, mon ami.*

Le type le plus âgé du bateau hurle de bonheur. Il a aperçu les côtes au travers des seules jumelles disponibles à bord. Une douce effervescence se fait ressentir parmi les naufragés. Viseth s’empare des jumelles et bondit de joie. Puis il va réveiller Bakari qui s’est assoupi après son tour de garde, et lui décoche un clin d’œil malicieux.

C’en sera bientôt fini d’avoir l’estomac creux, de craindre d’être tué par un pirate, voire par son voisin d’infortune sur cette embarcation.

Ils seront peut-être à nouveau placés dans un camp mais, à la réflexion, cela vaut mieux qu’une mort quasiment assurée sur les flots.

Des chants de joie et de louange s’envolent, comme autant de remerciements envers les divinités qu’ils ont priées durant deux semaines.

Les brûlures du soleil sur la peau, les maladies, les gorges asséchées, les insultes et les coups échangés semblent déjà bien loin. Une nouvelle vie va bientôt commencer pour les rescapés.

Extrait du journal *La Matinée* du 14 janvier 2051 :

« Bakari Keita, âgé de 21 ans avait débarqué sur l’île de Lampedusa en 2050. Sans permis de séjour, le jeune homme avait transité par la Belgique, en prévision d’un passage vers l’Angleterre. Il y a six mois, au cours d’une perquisition chez un passeur qui l’hébergeait, le jeune homme s’était enfui. Bien que pris en chasse par un policier, ce dernier n’avait pu le rejoindre. Arrivé au centre-ville, il avait entendu des cris provenant d’un immeuble en feu devant lequel un attroupement de badauds apeurés s’était formé. N’écoutant que son courage, il avait escaladé la façade et les balcons avec une rare agilité pour atteindre le troisième étage. Exténué, il était ressorti des flammes avec une octogénaire sur son dos et était redescendu à l’aide d’une échelle amenée par une voisine.

Une pétition, signée entretemps par des dizaines de milliers de personnes, circulait depuis lors pour demander au gouvernement d’octroyer la régularisation au jeune homme. On

a appris hier que la Belgique accordait un permis de séjour définitif à Bakari Keita. Le secrétaire d'État à l'asile et à la migration a utilisé son pouvoir discrétionnaire en la matière.

»